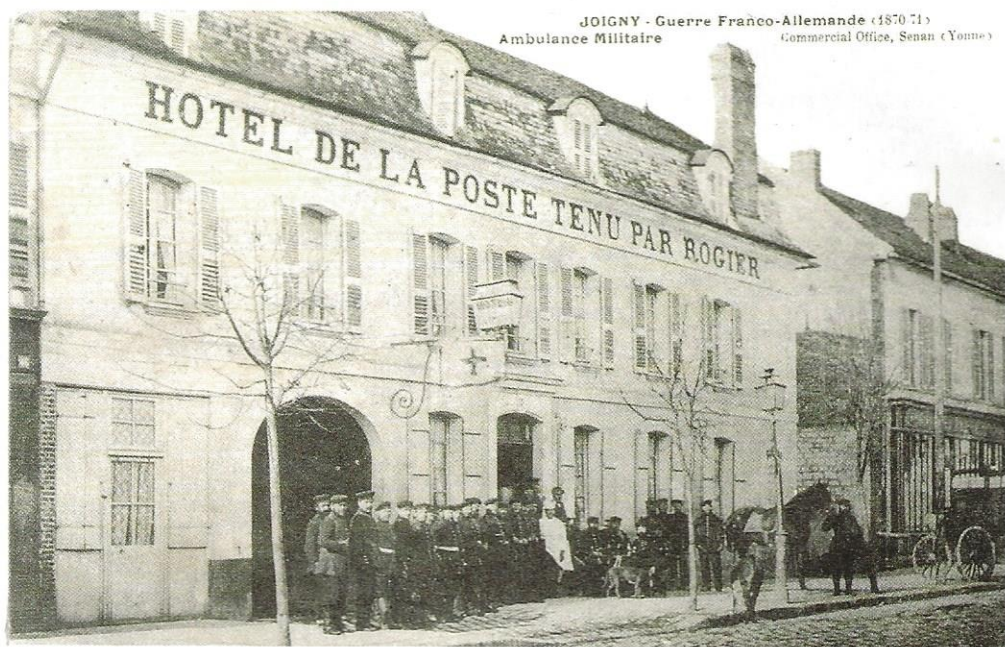




Joigny (Yonne), , 5,050 h.,    **TELEPH** 0 fr. 50.
 Paris, 142 kil. — Brienon, 17 kil. — Auxerre, 27 kil.
 — Sens, 31 kil. — Montargis, 54 kil. — Tonnerre,
 55 kil.

 * de la Poste, avenue Gambetta, 41. TCF 

— * du Duc-de-Bourgogne.  ♦

 Bellot , quai de la Butte, près le Pont TCF

 **Ess-01** Crouzy, quincaillier, quai Henri-Ragobert, 7. 

— Moreau, Grande-Rue. 

— Sédillot, épicier, quai de Paris. 

Joigny dans le Guide Michelin de 1900

par Bernard Fleury

Il est précisé au dos « Le guide Michelin ne doit pas être vendu » et en première page « Offert gracieusement aux chauffeurs ».

En 1900, notre bonne ville n'a que 5050 habitants, mais elle est sous-préfecture (SP) ; à Joigny, il y a une « station de chemin de fer », une poste aux lettres, le télégraphe et le téléphone (0,50 indique le prix d'une communication pour Paris).

Elle a 2 hôtels méritant 3 étoiles au guide, signifiant en fait que le prix dépasse 13 francs. Tout comme pour les restaurants, en 1900, les étoiles n'indiquent pas la qualité mais le prix à déboursier :

- L'hôtel de la Poste, face à l'hôpital, tenait son nom du relais de Poste, qui avait été juste en face. Cet hôtel est en vente depuis des années. En 1870, il a servi d'infirmerie militaire aux troupes prussiennes d'occupation.

- L'hôtel du Duc de Bourgogne était situé quai de Paris devenu quai du Maréchal Leclerc. Détruit par bombardement lors de la dernière guerre, son propriétaire a utilisé les dommages de guerre pour construire un cinéma et un café-dancing qui fit les beaux jours des noctambules des années 50-60.

Le premier garage jovinien de Monsieur Bellot est devenu le garage Renault. Le garage était gratifié de 2 roues-engrenages signifiant qu'il faisait les grosses réparations. Il était tenu en dernier par Philippe Milliez, avant qu'il ne le transfère route de Migennes, avenue Jean Hémery. Il est actuellement occupé par la médecine du travail.

Les 2 hôtels possédaient chacun une « remise » pour garer 3 voitures ; elle est signalée par un carré dans lequel on voit le chiffre 3. En outre, le Duc de Bourgogne est suivi d'un

losange noir indiquant qu'il tient à disposition des clients une chambre noire pour le développement des photos.

Il y avait 3 points de vente d'essence :

- La quincaillerie Crouzy était située, avant son transfert avenue Gambetta, là où se trouvait la librairie Berger, quai Henri Ragobert ; cette boutique est maintenant occupée par une épicerie.

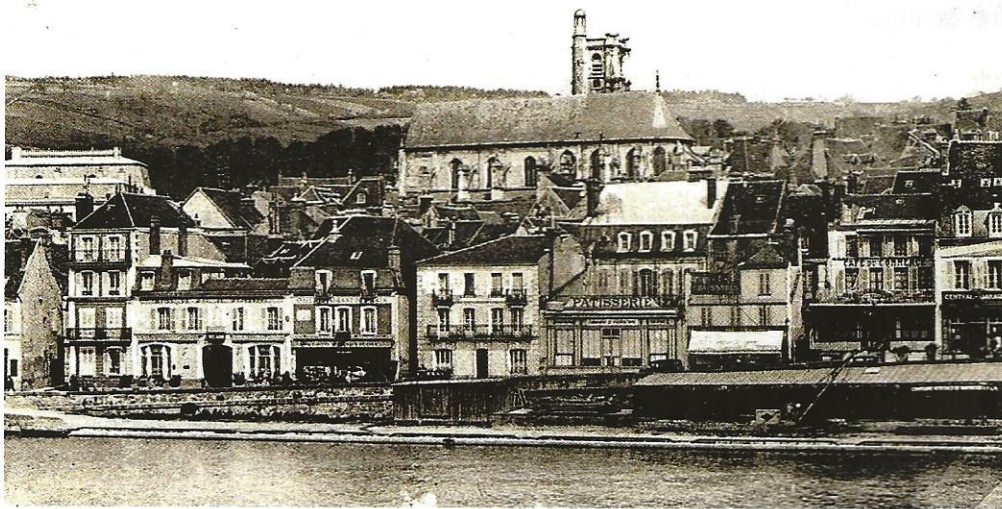
- La quincaillerie Moreau dans le bas de la Grande Rue, maintenant rue Cortel, à l'angle de la rue Rambaud, est remplacée maintenant par une banque.

- L'épicerie Sédillot, quai de Paris (Leclerc), était à l'angle de la rue Cortel ; elle est devenue une boutique de cigarettes électroniques.

Chacun de ces marchands d'essence est concessionnaire d'un des 3 grands distributeurs de l'époque mentionnés dans un rond noir par l'initiale de son nom A pour Automobiline pour Crouzy, S pour Stelline chez Moreau, quant à l'épicerie Sédillot, c'est un M comme Moto-Naphta.

Notons que l'hôtel de la Poste, ainsi que le garage Bellot, étaient recommandés par le Touring-Club de France (TCF)

15. Joigny (Yonne) — Quai de Paris





104 JOIGNY. — Les Quais





Enfants jouant aux billes, clichés des années 40 (coll. part.)

Souvenirs

Août 1944: des enfants réfugiés à Joigny sous la mitraille...

par Jean-René Meunier

Le 24 juin 2014, Monsieur Bernard Moraine, maire de Joigny, recevait un courrier de Monsieur Jean-René Meunier, résidant actuellement à Mont-Saint-Aignan en Normandie. Dans sa lettre, Monsieur Meunier relatait son périlleux été sous la mitraille et les bombardements de Joigny où il avait trouvé asile dans une généreuse famille en tant que jeune réfugié parisien de 14 ans avec sa petite sœur âgée de 12 ans. Ce document constitue un véritable reportage de guerre sur les événements majeurs qu'eut à subir notre cité en août 1944. Monsieur le Maire, qu'il en soit ici remercié, confia cette lettre à notre appréciation. Il nous apparut opportun d'éditer ce précieux témoignage, afin que cet écho, plus de 70 ans après, murmure encore un peu dans les rues de Joigny. (Deux pages manquantes, récemment retrouvées, expliquent le retard de cette parution.)

« Monsieur le Maire,

Août 1944, Août 2014, 70 années se sont écoulées depuis la Libération de notre pays, plus spécialement de votre ville, et l'extinction de la « barbarie germanique ». Et, comme de nombreux peuples et chefs d'État viennent de le faire, il est probable que vous ne manquerez pas de fêter ce glorieux anniversaire.

Il est vraisemblable qu'aujourd'hui seul un petit nombre de citoyens, Joviniens ou proches, aient été présents lors de cet événement historique et soient encore susceptibles d'en témoigner.

Je crois pouvoir figurer parmi eux, bien qu'à cette période, ne résidant à Joigny que par pur hasard...ou

J'étais, alors, âgé de quatorze ans. J'habitais chez mes parents, avec ma jeune sœur de douze ans, dans la banlieue nord de Paris.

La présence de l'occupant se faisait de plus en plus oppressante, tandis que les armées alliées débarquées depuis le 6 Juin libéraient progressivement notre pays.

Notamment, l'approvisionnement des familles était devenu l'un des soucis prioritaires et angoissants, d'autant plus que celui des commerces était de plus en plus ralenti... (Il n'était pas rare que des familles consacrent 10 à 12 heures, chaque jour, à d'interminables queues devant les boutiques, parfois sans résultat).

En revanche celui de la province, notamment des campagnes productrices, semblait être épargné...

Aussi, nos parents décidèrent-ils de nous mettre en pension dans l'une d'elles! Les circonstances qui nous conduisirent dans une famille jovinienne, durant plus de deux mois, nous sont restées inconnues. Peu importe, nous y avons vécu cette période historique dans une ambiance amicale et réconfortante qui nous a laissé, comme le démontre ce présent document, un souvenir inoubliable. »

Notre aventure commença le 5 ou 6 juillet 1944, au début des vacances scolaires, tandis que les armées alliées avaient déjà libéré une partie ouest non négligeable du territoire français et progressaient de jour en jour. La « Libération du Pays » n'en était alors qu'à ses préliminaires.

Notre embarquement à la gare de Lyon, à Paris, en fut le premier acte. Sauf erreur de mémoire, le train partit avec un certain retard.

Nous devions arriver à Joigny vers midi. Pour des raisons de trafic ou autres ignorées, à cette heure, nous n'étions qu'à Melun! Qui plus est, pour des motifs jamais élucidés, cette gare-étape se mua en « Gare terminus » et ordres furent donnés que tous les voyageurs descendent du train avec leurs affaires personnelles pour continuer leur voyage jusqu'à la destination prévue. Il est inutile de décrire combien ma sœur et moi-même étions désespérés, perdus au milieu d'une foule de peut-être deux cents voyageurs.

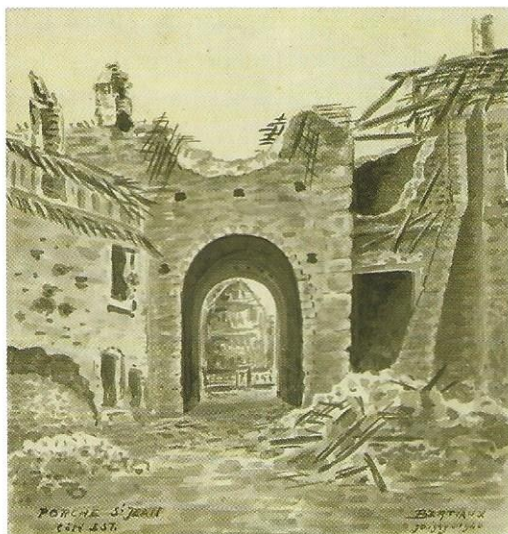
Après environ deux heures d'attente, de vagues informations parvenaient qu'un trafic de cars (SNCF?) allait être organisé pour desservir les différentes directions, afin que les quelque deux cents voyageurs puissent se rendre à leur destinations respectives prévues.

Il est facile d'imaginer combien les enfants de 12 et 14 ans que nous étions furent une nouvelle fois désespérés! Mais il arrive que, dans les moments les plus désespérants, des propositions de secours inattendues se manifestent, surtout à l'apparition d'événements exceptionnels qui affligent un grand nombre de citoyens.

Ce secours inattendu s'est concrétisé lorsqu'une dame, qui était déjà accompagnée de ses trois enfants et se rendait précisément à Joigny, accepta de nous prendre en charge jusqu'à la fin du trajet.

Durant ce temps, la SNCF, effectivement, prenait toutes dispositions afin que les voyageurs dont elle était redevable puissent atteindre leur destination. Assez rapidement

le service de cars annoncé fut organisé. L'un d'eux eut pour destination Sens, suivant néanmoins un trajet qui, à aucun moment, ne s'est conformé au parcours traditionnel. En effet, nous avons été détournés par Montargis, et autres cités, avant d'être orientés vers le terminus annoncé de la ville de Sens, où un train nous attendait sur la voie ferrée en état de fonctionnement. L'embarquement se fit sans tarder. Pour autant, nous n'avons atteint la gare de Joigny que vers MINUIT!



Paul Bertiaux, *Le porche Saint-Jean*, crayon sur papier (coll. part.)

Que pouvaient bien faire, à cette heure, les deux enfants que nous étions, dans l'obscurité d'une ville inconnue, épuisés par quinze heures de voyage, les portes de la gare verrouillées la nuit? Sinon s'étendre sur le pavé de la salle d'attente? D'autant plus que, dans la précipitation du départ, nous ne connaissions qu'approximativement le nom et l'adresse de nos hôtes! Notre haut degré de fatigue l'emporta sur notre inconfort. Avec le béton de la salle des pas perdus en guise de matelas, nos bagages comme oreillers et nos imperméables en fait de couverture, comme nous étions jeunes encore, notre sommeil, après cette rude journée, nous enveloppa rapidement; complaisant, il ne nous quitta qu'un peu après 6 heures du matin.

Le temps était prometteur. Le soleil commençait à briller. La phase suivante de notre équipée consistait à nous rendre chez nos hôtes. Nous n'avions pas eu connaissance de leur adresse exacte, mais de brèves informations nous avaient été communiquées avant notre départ. Il s'agissait d'une très belle maison située, en haut de la ville, au-delà d'un bâtiment médiéval réputé la Porte des Champs¹.

À cette heure matinale, peu de Joviniens fréquentaient les rues; par bonheur l'un d'eux fort avenant, nous indiqua notre chemin. Avec armes et bagages, il nous fallait, depuis la gare, après avoir traversé le pont sur l'Yonne, rejoindre la vieille ville, bâtie à flanc de coteau, arpenter la rue principale, puis, après quelques détours et contours, passer sous le bâtiment historique, désigné Porte des Champs, au-delà duquel on rencontre un quartier de la ville plus récent où habitaient vraisemblablement nos hôtes.

Qui fut dit fut fait. Après avoir passé sous ladite porte, nous vîmes effectivement des constructions plus récentes; mais, surtout, une maison particulièrement élégante,

1. — Il s'agit de la Porte du Bois.

imposante et de pierre blanche, située au fond d'un parc, s'imposa face à nos regards, nous étions persuadés que là résidait notre nouvelle demeure !

Toutefois, pour nous en assurer, nous avons interpellé un brave homme, qui, d'aventure, seul à sept heures du matin, arpentait la rue (en réalité, l'amorce de la route de Troyes)² et lui avons demandé de nous préciser où habitaient nos hôtes. La réponse fut pour le moins surprenante : « Ah nos petits Parisiens qu'hier nous avons tant attendus ! ». L'aventure était terminée... C'était l'un d'eux...

Détournant son chemin, il nous conduisit à sa maison, qui n'était pas celle que nous avions convoitée quelques secondes plus tôt, mais néanmoins une maison récente, fort confortable et de grandes dimensions ; il nous confia à son épouse, après quoi il continua son chemin...

L'accueil fut particulièrement chaleureux. En effet, nos hôtes qui nous attendaient la veille, avaient imaginé que notre retard avait été dû à un quelconque accident ferroviaire ou toute autre raison liée aux récents événements, car depuis le débarquement des troupes alliées sur le sol français la guerre prenait une dimension nouvelle.

Rassurée, notre hôtesse nous prit en charge. Afin d'éliminer la poussière, voire la crasse amassée lors de l'équipée de la veille - et de la nuit -, elle nous ménagea, chacun son tour, un bain régénérateur.

Puis, ce fut l'instant du « petit déjeuner » ; une table abondamment garnie de beurre, de confitures, de pains divers, et autres friandises, de chocolat, de café et autres boissons fraîches, nous attendait. Ah ! Monsieur le Maire, il faut avoir subi des mois de privations pour comprendre quels instants paradisiaques nous avons vécus lors de ce premier petit déjeuner et les suivants.

Nous avons vite fait connaissance avec le reste de la famille. Nos hôtes avaient deux enfants. L'aînée, une fille âgée de vingt-quatre ans, secrétaire au Tribunal, était fiancée à un jeune homme, qui, pour des raisons politiques, avait élu domicile chez ses futurs beaux-parents et restait cloîtré dans la maison, à l'abri de tous regards. (En effet, mobilisé lors de l'entrée en guerre, puis prisonnier des troupes allemandes, il avait réussi à s'échapper et à rejoindre clandestinement la maison de ses futurs beaux-parents.)

Le cadet, âgé de vingt-deux ans accomplissait à cette époque son Service national dans le corps des Pompiers de Paris. Il était marié, père d'un petit garçon et venait opportunément rendre visite à ses parents.

Notre hôtesse avait également un frère qui habitait la cité, père d'une famille nombreuse, et qui n'était rien moins que le chef de la résistance du secteur.

2. - Il s'agit vraisemblablement de la D20, en direction d'Arces-Dilo

Elle avait en outre adopté un garçon, abandonné dès sa naissance par sa mère. Il avait, lors de notre séjour, environ quinze ans et vivait chez ses parents adoptifs. Mais, malgré son âge proche du nôtre, nous n'avons jamais pu nouer avec lui un quelconque lien de camaraderie.

Outre leur confortable demeure, nos hôtes possédaient des terrains de surface respectable, tant dans le voisinage de leur propriété, que dans une zone située rive gauche de l'Yonne, désignée par eux « la Petite Île ». Ces terrains de bonne terre étaient entretenus avec soin et produisaient chaque année d'abondantes récoltes.

Une semaine environ après notre arrivée, deux autres petits pensionnaires arrivèrent : une jeune fille de quatorze ans et son jeune frère de douze ans, originaires également de la région parisienne. Les circonstances particulières de notre réunion établirent des liens d'amitié durables qui nous unirent durant les deux mois de notre séjour jovinien. Cependant le clan des filles se distinguait de celui des garçons, chacun ayant ses emplois du temps et ses intérêts respectifs. Il en fut ainsi durant les deux mois de notre séjour.

Tandis que ces demoiselles s'adonnaient, sous la férule de la patronne, à des tâches ménagères, les garçons participaient aux travaux des champs tant sur les terrains proches, situés en amont de la propriété de nos hôtes, que sur ceux plus étendus de « la Petite Île ». La cueillette des fruits, notamment, qui nécessitait parfois des exercices d'acrobatie dans les arbres, était leur récréation.

Encore s'adonnèrent-ils passionnément à la pêche à la ligne ; ils avaient, à cet effet, élu domicile sur la rive droite de l'Yonne non loin du pont et revenaient chez leurs hôtes souvent avec leur besace remplie d'ablettes que toute la famille ne tardait pas à déguster.

Ainsi le mois de Juillet s'était-il écoulé, dans la région jovinienne, dans un calme relativement éloigné des troubles de la guerre. Tandis que nous abordions le mois d'août, que les armées alliées progressaient rapidement, que le front de guerre se rapprochait du centre de la France, que la défaite de l'armée allemande devenait de plus en plus évidente et que ladite armée pratiquait, à son départ, la politique de la terre brûlée, la population commençait à s'émouvoir, et à prendre les dispositions utiles à sa protection. Le massacre récent des habitants d'Oradour-sur-Glane, survenu le 10 Juin, la faisait frémir. Qui savait, dorénavant, si les criminels SS n'allaient pas multiplier de tels actes ?

Dans la plupart des cas, en ville, ce sont les caves des vieux quartiers, réputées de granit qui devaient servir d'abri. Ce fut le cas, à Joigny, dans le périmètre de la vieille ville.

Nos hôtes, dont la propriété, pour mémoire, était située à l'orée et sur le haut de la ville, avaient aménagé à environ 50 mètres de leur maison, sur la route de Troyes, en direction de la campagne et dans le creux d'un rocher, un abri parfaitement camouflé susceptible d'accueillir une douzaine de personnes. Ce refuge ne fut utilisé que trois fois, lors de bombardements.

Il me faut maintenant aborder un chapitre d'ordre plus personnel, décrire, en quelques lignes, les trois circonstances vécues qui eussent pu mettre ma vie en danger ou, tout au moins, me causer de graves blessures.

- Première circonstance : j'ai dit que nos hôtes possédaient des terrains de culture sur la rive gauche de l'Yonne, surnommée « *La petite Île* ». Un matin de ce mois d'août 1944, tandis que beaucoup de céréales arrivaient à maturation, ils nous chargèrent, mon petit camarade et moi-même, d'aller y cueillir une réserve de fruits et légumes. Ce que, appréciant la vie en plein air, nous avons accepté très volontiers, estimant, par ailleurs, que leur hospitalité, tandis que le trafic des postes était interrompu et que les prix de nos pensions ne parvenaient plus, valait bien ce service. Qui plus est, ce labeur présentait un caractère attractif et récréatif.

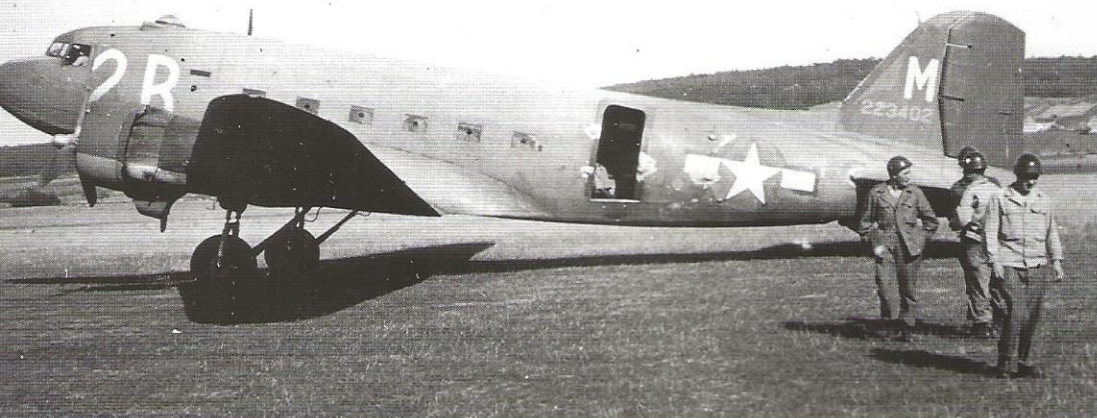
Nous sommes donc partis, tandis que le soleil brillait, le cœur en fête, avec la charrette au gabarit nécessaire, étant donné le volume et le poids probables du chargement. L'aller s'effectua sans attirer de commentaires. La cueillette, le chargement de la charrette en fruits et légumes occupa toute notre matinée, après laquelle il convenait de rentrer chez nos hôtes.

Nous avons donc repris le chemin inverse, passé le pont sur l'Yonne, puis abordé la rue principale, tandis qu'un bruit de moteur particulier attirait notre attention, car, en se rapprochant, il devenait de plus en plus étourdissant. Il fallut bien se soumettre à la réalité : il s'agissait de moteurs d'avion, lesquels se situaient à environ 300 ou 400 mètres d'altitude et formaient une escadrille de trois appareils.

Selon la forme particulière de leurs ailes et de leur voilure très reconnaissables, aussi étonnant que ceci nous paraisse encore aujourd'hui, ils nous semblaient appartenir aux escadrilles des chasseurs - bombardiers Spitfire anglais³. (Les Allemands avaient-ils des appareils semblables ?). Mais pourquoi nos « Alliés » seraient-ils venus massacrer les populations françaises, tandis que leurs troupes participaient à la libération de leur pays ?

Nous venions d'aborder la rue principale, lorsqu'une première bombe fut lancée. Elle percuta un des abords de la ville. Puis, une seconde, qui paraissait beaucoup plus proche de notre parcours, explosa dans un bruit infernal, à tel point qu'abandonnant notre charrette, nous nous sommes étendus, à plat ventre sur la chaussée. Mais le ballet des Spitfires, qui tournoyaient à environ 400 mètres au-dessus de la ville, n'était pas terminé.

3. - Les chasseurs Spitfire n'étaient pas « bombardiers ». Ils étaient seulement équipés de canons de 20 mm. Seule la dernière version Spitfire 24 pouvait emporter quatre roquettes. Dans l'épisode suivant (le mitraillage d'une colonne ennemie), il pourrait aussi s'agir de chasseurs d'attaque au sol Hawker Typhoon, capables de voler à basse altitude, dont la mission était de détruire les colonnes blindées au sol. Selon toute vraisemblance, dans le cas présent, compte tenu des dégâts rapportés par l'auteur, il s'agirait d'avions des forces alliées, des bombardiers anglais ou américains. Les largages visaient des objectifs stratégiques (gares, voies de chemin de fer, ponts) afin de couper la retraite des ennemis, ou à tout le moins de la ralentir. Hélas les bombes ne tombaient pas toujours avec une précision « chirurgicale », selon la formule usitée aujourd'hui. (Jean-Marie-Pinçon)



Avion américain sur l'aérodrome de Joigny, 1944 (archives ACEJ).

Estimant à juste titre notre vie en danger, nous nous sommes réfugiés dans la maison la plus proche dont la porte, miraculeusement, n'était pas verrouillée. Une dizaine de personnes nous avaient précédés ; la peur avait saisi ce petit rassemblement, si bien que le propriétaire qui nous avait accueillis avec bienveillance nous invita à descendre dans sa cave, ce qui fut rapidement exécuté.

Cette cave n'était, à l'évidence, pas conçue pour tel regroupement... Nous étions serrés les uns contre les autres, des femmes criaient, d'autres pleuraient. La tension ne cessait de croître ; elle atteignit son comble lorsqu'une dernière bombe, dans un fracas indescriptible, s'écrasa sur la maison face à celle que nous occupions !

Puis, un silence total se substitua aux explosions. L'escadrille avait, semble-t-il, effectué son travail et regagné ses bases !

Après quelques instants, la vie reprit timidement ses droits. Après nous être assurés que ladite escadrille meurtrière s'était, réellement et sans retour, éloignée, les réfugiés, que nous étions, remontèrent de la cave et constatèrent, ébahis, consternés, l'ampleur des dégâts. Le plafond de la maison, notre refuge, s'était totalement effondré, la plupart des meubles du rez-de-chaussée comme ceux de l'étage détruit étaient irrécupérables tant ils étaient brisés. La maison face à notre refuge était entièrement anéantie. Des rumeurs couraient même que trois personnes auraient péri.

Nous avons alors pris conscience d'avoir échappé au pire. Nos hôtes, responsables de nos vies tandis que nous étions mineurs, étaient soulagés. Quant à la charrette, porteuse de notre récolte, elle avait heurté un poteau électrique quelques mètres plus bas. Mais étonnement, son chargement était resté intact !

- Deuxième circonstance : celle de m'être trouvé inconsidérément au milieu d'une fusillade échangée, aux environs de la Porte du Bois. J'ai pu y discerner des résistants, mais pas leurs adversaires. (Était-ce l'armée réputée régulière et aux ordres de Vichy?) J'ai commencé par me mettre à plat ventre, à même la chaussée et à la première accalmie, j'entrepris de me précipiter chez mes hôtes à nouveau soulagés...

- La troisième circonstance impose, elle, une introduction.

La taille généreuse de la maison qui nous avait accueillis, avait permis qu'un logement, sans doute exigü, mais totalement indépendant, puisse être mis à la disposition de locataires. Y logeaient un couple et leur jeune bébé.

Tandis que la mère et son enfant y résidaient en permanence (tout au moins pour la période dite de vacances), le mari, que sa profession maintenait à Paris, rejoignait sa petite famille chaque week-end. Arrivé les vendredis soir, il repartait les lundis matin. Ses voyages étaient effectués en train entre les gares de Paris-Lyon et Joigny. (L'incident qui avait troublé notre voyage lors de notre arrivée, avait donc été maîtrisé). Lors de son départ en direction de Paris, il était chargé d'importantes et lourdes valises, dont le contenu était, vraisemblablement en majorité, destiné à des fins alimentaires.

Et il en fut ainsi jusqu'à un certain lundi, où, un événement inattendu devait contrarier les prévisions de son retour... La ligne de chemin de fer avait été "attentée" à quelques kilomètres de Joigny, en direction de Paris et devenue partiellement inexploitable. (incident mécanique, grève, attentat des résistants? on ne sut jamais); toujours est-il que les voyageurs concernés devaient rejoindre par leurs propres moyens la gare de Cézy, la plus proche, où le service SNCF pouvait s'accomplir. Cette gare se situait à environ cinq kilomètres, par la Nationale 6, kilomètres qu'il faudrait donc parcourir à pied!

Mais ce voisin devait impérativement rejoindre Paris. Il réalisa rapidement que franchir seul à pied ces cinq kilomètres, chargé d'un impedimenta d'une vingtaine de kilos, était mission impossible.

Une idée jaillit, probablement dans la tête de notre hôtesse, que les jeunes garçons, ses pensionnaires, pourraient charger les bagages sur la charrette déjà évoquée et accompagner son locataire jusqu'à la gare de Cézy, puis, ladite charrette déchargée, regagner le domicile jovinien...

Nous prîmes donc la route et le trajet à l'aller s'effectua sans incident particulier. À cette époque, peu de voitures roulaient étant donné la pénurie d'essence.

Arrivés à la gare de Cézy, ayant participé au déchargement des valises, le client lui-même embarqué, nous ne tardâmes pas à nous engager sur le chemin du retour, empruntant la même route qu'à l'aller.

Le premier kilomètre s'effectua sans embarras, après quoi la route traversait une clairière sur environ deux cents mètres puis retrouvait ses abords champêtres.

À peine en avions-nous parcouru approximativement la moitié, que surgirent derrière nous des bruits de moteurs en action, lesquels ne semblaient en rien émaner de voitures particulières.

Après de brèves et lointaines observations, à l'évidence, il s'agissait d'un convoi militaire d'une centaine d'hommes, pourvus de leurs véhicules, armes et bagages dont au premier plan, un tank !

Au point où en était la « géographie » des avances des armées alliées, dans un premier temps nous imaginâmes avoir à faire à l'un de leurs convois ; mais ce furent les alliés eux-mêmes qui se chargèrent bientôt de nous détromper.

En effet, une escadrille de Spitfires, s'acharna, toutes armes confondues (bombes et mitrailleurs) à la destruction dudit convoi, qui, à l'évidence, était un convoi nazi. Ce que fut le paysage après l'intervention de l'aviation anglaise, nous ne l'avons jamais su... Toutefois, vu l'ampleur de l'intervention alliée, il est vraisemblable que les dégâts essuyés par ledit convoi furent très importants...

Les jeunes garçons que nous étions avaient couru un très grand danger ; ils s'étaient précipités dans le champ le plus proche où ils s'étaient étendus, à plat ventre, laissant leur voiturette sur la route, exposée à tous les dangers ! Puis, l'alerte passée, ils l'avaient récupérée intacte, et avaient regagné la maison de leurs hôtes à qui ils ne manquèrent pas de décrire leur aventure. Ces derniers ont-ils réalisé le degré de leur responsabilité, dans la mesure où la vie de jeunes garçons, qui leur était confiée, était mortellement menacée ?

De jour en jour, les Armées Alliées, aidées des Forces Françaises de l'Intérieur, progressaient, libérant ainsi le territoire français de la "gangrène germanique".

À telle enseigne que, lors de la seconde quinzaine du mois d'août, un corps de ses membres constituant envahit la mairie, déclara déchu le pouvoir actuel, restitua au drapeau tricolore, symbole de notre histoire, sa place au centre de la façade principale de la Mairie.

La population était en liesse, mais, hélas, cette euphorie ne dura que quelques jours.

Bientôt, des informations parvinrent à la population, selon lesquelles, d'importantes forces ennemies allaient de nouveau envahir la ville et ses environs.

Il n'en fallut pas davantage pour que toutes les manifestations de joie, qui s'étaient spontanément exprimées, se mutent en expression de regrets, de colère ou de haine envers l'occupant.

Aujourd'hui, encore, je revois de mémoire un important groupe d'une centaine de partisans, refusant de transformer la ville en champ de bataille, emprunter la route de Troyes, et passer devant la maison de nos hôtes afin de se réfugier dans la forêt voisine !

C'est à peu près à cette époque, que la famille chez qui nous étions pensionnaires subit une épreuve particulièrement cruelle...

Un matin, vers 7 heures 30, nous fûmes réveillés par des cris épouvantables. Notre hôtesse venait d'apprendre que son frère, pour mémoire chef de la résistance du secteur, avait été tué dans la nuit lors d'une confrontation avec l'ennemi. Nous n'avons jamais eu de détail sur les circonstances de cet événement.

Il laissait une épouse et leurs quatre filles, dont les dernières encore jeunes.

Nous conformant au souhait de notre hôtesse, nous n'avons pas assisté aux obsèques. Mais nous avons facilement imaginé quelles douleurs ont été ressenties par les familles, comme par tous les combattants placés sous ses ordres.



Paul Bertiaux, *La Caisse d'Epargne, pendant l'occupation allemande, juillet-août 1940*, détail, dessin aquarellé (coll. part.).

Durant la seconde quinzaine du mois d'août, les derniers jours du mois, tandis que nous étions au premier étage de la maison de nos hôtes, en train d'observer le vaste et magnifique paysage qui s'étendait de la sortie de la ville, par la route de Troyes, jusqu'au lieu dit le « Belvédère », nous entendîmes des vrombissements de moteurs. Notre premier réflexe fût d'attribuer ce phénomène à un retour en force de l'ennemi qui venait d'être chassé... !

Nous avons suivi du regard une unité constituée de trois voitures et un tank, qui, visiblement, s'approchait du centre ville par la Porte du Bois. Tandis qu'elle passait bientôt sous nos fenêtres, nous avons distingué, sur le capot du moteur d'une première Jeep, une vaste étoile blanche... ! puis une seconde Jeep, également étoilée, accompagnées d'un tank et d'une voiture blindée.

Cette unité de reconnaissance de l'armée américaine resta dans la ville toute la matinée, puis repartit, à notre déconvenue, par où elle était arrivée. Il s'agissait vraisemblablement d'une unité de reconnaissance, qui préludait au passage de toute une armée américaine, qui, trois jours durant, avec son impédimenta d'armes et autres bagages, traversa la ville, en empruntant le trajet de la N6. Est-il besoin de décrire les acclamations qui les accueillirent ? Ainsi, le drapeau tricolore devait définitivement retrouver sa place sur la façade de la Mairie.

Un épisode de notre vie venait de s'écouler, qui, comme le démontre le présent document, plus que tout autre, est resté gravé dans notre mémoire.

Un autre commençait en cette fin du mois d'août.

Il était évident que nous ne pouvions rester ad vitam aeternam chez nos hôtes, malgré leur bienveillance ; et, il est vraisemblable qu'ils ne l'eussent pas accepté non plus.

Un instinct irréversible et bien naturel orientait nos pensées vers nos familles et les racines de l'éducation à laquelle nous avions été initiés.

Plusieurs semaines s'étaient écoulées, sans que nous ayons eu signe de vie de nos parents. Il était certain que l'absence de liaisons postales, du fait des événements en étaient la raison, mais cette situation ne pouvait plus durer.

Or, dans l'après-midi du dernier samedi du mois d'août, tandis que les garçons s'adonnaient dans le jardin à quelques besognes, Denyse, ma sœur, arriva précipitamment et s'écria : « les parents viennent d'arriver ».

Est-il possible de décrire de tels instants d'émotion ?

Après un éloignement de deux mois, un rideau venait de s'ouvrir, la vie de famille, enfin, pouvait reprendre son cours.

Quelques jours avant notre départ, nous avons entendu des bruits de moteur d'avion inhabituels, tout d'abord de faible intensité, puis, qui croissaient de plus en plus... L'appareil ne tarda pas à apparaître au-dessus de la ville, à faible hauteur, il nous a semblé gigantesque. Il s'agissait d'un quadrimoteur bombardier américain réputé forteresse volante, vraisemblablement endommagé au cours de combats aériens. Il put atterrir à 3 km environ de la Ville, sur un champ de la rive gauche. Délaisse par son équipage, il se transforma en attraction originale, visitée par une nombreuse population qui put satisfaire sa curiosité.

Si le « drôle d'été » pour Jean-René et Denyse touchait à sa fin, la guerre, elle, n'en était pas pour autant terminée. De retour chez eux en région parisienne, les deux enfants allaient à nouveau connaître mitraille et fracas d'obus, destructions et ruines, progressivement espacés comme une queue d'orage.

Voici ce retour raconté :

La famille étant désormais réunie, il était dans la nature des choses qu'elle regagne son foyer, qui pour mémoire résidait dans le Val d'Oise à Enghien-les-Bains.

Quel pourrait être leur moyen de locomotion ? Le train, le car ou encore une voiture au conducteur obligeant ? Nul ne le savait au départ, laissant, ainsi, à l'improvisation ou au destin le soin de décider.

De toute évidence, pour l'un ou l'autre moyen de locomotion, il fallait tout d'abord descendre du haut Joigny, puis, soit :

- dans la mesure où le véhicule, voiture ou camion, correspondrait à notre choix, se poster aux abords de la RN 6, à l'orée du pont sur l'Yonne, et convaincre un conducteur de nous prendre en charge, avec famille et bagages...

- se rendre à la gare pour toutes informations et acheter les billets.

Mais, arrivés aux abords du pont, nous nous sommes vus confrontés à une véritable foule crispée et avons estimé qu'après plusieurs heures d'attente, nous n'aurions vraisemblablement pas la chance d'être embarqués.

Nous avons tenté notre chance auprès de la SNCF.

C'était la bonne adresse et notre mère, très adroitement, réussit à obtenir les quatre billets pour le seul train du jour.

Il se fit attendre ; à notre déconvenue, lorsqu'il vint à quai nous avons constaté que ce train était un train de marchandises, auquel était rattaché un unique wagon de voyageurs à compartiments et boggies !

Le nombre de voyageurs, candidats au voyage, dépassait allègrement le nombre autorisé ; si bien que chaque compartiment, qui réglementairement ne devait pas recevoir plus de huit personnes, en avait accueilli dix ou onze. Qui plus est, un volume inhabituel de bagages paralysait le couloir, de telle sorte que tous les voyageurs, assis ou debout, ne disposaient d'aucune mobilité. Pour ma part, du départ jusqu'à l'arrivée, soit une dizaine d'heures, je fus blotti au milieu d'un compartiment, assis sur le plancher entre deux paires de genoux inconnus. J'ignorais où étaient situés ma sœur et nos parents. En dépit de cet inconfort, nous nous sommes retrouvés le lendemain matin vers 9 heures, sur le quai de la gare de Lyon, à Paris.

L'appartement familial était sis au quatrième étage d'un immeuble situé à Enghien les Bains, à une douzaine de kilomètres de Paris, via la gare du Nord.

Il était proche de la gare et fut bientôt investi... Il était miraculeusement resté intact. Plus tard, nous avons appris que, sans le courage et l'initiative heureuse de notre concierge, il eût pu être réquisitionné par les troupes allemandes !

Tout donc était pour le mieux, et après deux mois d'absence, nous retrouvions intact le fouillis que nous avions laissé dans la précipitation de notre départ...

Si un bon nombre de citoyens, français ou autres, étaient désormais libérés de la fêrule allemande, la guerre n'était pourtant pas terminée. D'autres territoires français mais surtout étrangers restaient dominés par les Nazis, lesquels progressivement disparaissaient du sol français, en s'adonnant à d'horribles massacres.



Paul Bertiaux, *Cessez le feu*, dessin aquarellé, détail, 1945 (coll. part).

Ils ne s'avouaient pas totalement vaincus; toujours à l'avant-garde du progrès, notamment en ce qui concerne les engins destructeurs, ils avaient en réserve dans leurs laboratoires des armes nouvelles réputées V1 ou V2, sans pilote, filant à des allures vertigineuses, susceptibles de bombarder à des centaines de kilomètres.

Peu de jours après notre arrivée, un matin, tandis que chaque membre de la famille s'activait à ses tâches respectives, dans un calme enfin retrouvé, une explosion phénoménale fit trembler tout le quartier et plus encore. Plusieurs des larges vitres de trois de nos pièces furent totalement brisées...

Encore traumatisé par le bombardement subi à Joigny, je redoutais que cette explosion ne fût suivie d'autres semblables, mais en l'absence d'une nouvelle explosion ma crainte s'effaça progressivement.

La bombe V1 était tombée sur l'église de Deuil (ville située à environ 2 km de notre habitation). Elle avait provoqué des dégâts considérables; plusieurs maisons de proximité et l'église étaient totalement ou partiellement détruites, des rues défoncées. Il y avait eu trois victimes, dont le curé de la Paroisse.





Deux belles filles de Joigny (ou de Paris?).

Les belles filles de Joigny et autres chansons légères

par Bernard Richard

En août 2015, au Bric-à-brac de Mézilles, nous avons acquis un exemplaire manuscrit ou plutôt ronéoté des *Belles Filles de Joigny*. Cette « blquette » est bien connue dans la cité de Joigny où elle était volontiers chantée dans les noces et banquets depuis la fin des années 1920¹.

Elle se chante sur l'air de *Chacun son truc*, charleston illustré par Maurice Chevalier à la fin des années 1920 et qui fut un grand succès souvent imité lui même, sur l'air d'un charleston venu des États Unis avec les GI de la Grande Guerre... En fait *Chacun son truc* était l'adaptation française d'un charleston composé en 1925 par Walter Donaldson sous le titre *Yes sir, that's my baby*, repris donc par Maurice Chevalier avant de trouver sa plaisante version jovinienne... C'est ce qu'a découvert depuis Auxerre Claude Delasselle, chaudement remercié.



Charleston's camembert, fabriqué en Touraine dans les années vingt (une image construite "en abyme", sur le principe de celle de la Vache qui rit, de la même époque)

On retrouve aisément sur internet les paroles de l'adaptation parisienne que voici :

1. – Elle a été publiée dans *L'Écho de Joigny* n°22, 1977, p. 26 sous le titre Chanson gaillarde, extraite du Journal de Joigny, daté du 2 janvier 1886.

sur l'air de
Chacun son truc!

Les Belles Filles de Joigny.

- Et de l'Yonne -

1^{er} Couple

Nous sommes venues pour chanter
De votre pays la beauté
Et des petites communes d'à côté
A Joigny toutes les femmes sont
Des jolis bûches polissons
Clamant toutes l'Amour et les chansons

1^{er} Refrain

A Joigny elles sont belles
A Brion toutes fidèles
A Looze elles sont toutes jolies
A Gézzy bien mignonnes
A Bassou polissonnes
A la belle St-Eyz c'est le paradis ?
Qu'est-ce soit l'Hiver ? ou bien l'Été ?
On entend l'soir ! Pluie des baisers
Dans l'Yonne toutes les filles
Sont les plus gentilles
C'est un plaisir d'les aimer ?...

3^e Couple

Nous venons de vous vanter
Des hommes toutes les qualités
Ainsi que des femmes la beauté
Maintenant pour vous faire taquiner
Des belles-mères nous allons dire
Tenez ! je les vais déjà savoir !...

Qu'est-ce soit vin blanc ? ou rouge ? ou bien noir ?
Les p'tites belles-mères ? aimant le pinard
Belles-mères comme vos filles
Vous êtes toutes gentilles
C'est un plaisir d'vous aimer !

Je vais dans la société
En train de nous écouter
Une petite jeune fille qu'à l'air fa
Oh voilà j'entend c'qu'elle dit
Vous oubliez mon pays !
Eh bien non ! car écoutez ceci !

2^e Refrain

A Neuilly très coquettes
A Champigny toutes bien faites
A Chézy elles savent bien danser
A Briemon pas revêches
A St-Julien toutes fraîches
A Villavallée ne savent pas refuser
Et quand elles dansent une jase
Un Charloton dit n'importe quoi
Dans l'Yonne toutes les filles
Sont les plus gentilles
C'est un plaisir d'les aimer !

3^e Refrain

A St-Aubin elles sont douces
A Senan n'ont pas d'mousse
A St-Flourin elles n'ont jamais vie
A Seignelay toutes gentilles
A Migennes de bonnes filles
A Laroche elles aiment le bon vin

Reproduction Interdite

Chacun son truc

1^{er} couplet

Aiguillonné par l'amour
Je m'suis donné y a huit jours
Et moi quand j'me donne c'est
pour toujours
La femme que j'ai dégotée
N'est peut-être pas une beauté
Mais c'qui m'plaît, c'est son autorité

1^{er} refrain

C'est elle qui ordonne
C'est elle qu'est patronne
C'est moi qu'elle fait marcher.
C'est elle qui se r'pose
C'est elle qui m'dépose
C'est moi qui cire le plancher.
Quand j'la suis sans broncher
Aux Galeries ou au Bon Marché
C'est elle qui commande
C'est elle qui marchande
Et moi, j'ai l'droit d'les lâcher

2^e couplet

Apte à tous les exercices,
Elle sait l'anglais comme une miss
Et comme Lenglen, elle joue au tennis
Elle sait conduire une moto
Elle sait s'tenir en auto
Et faut la voir dans ma Torpédo

2^e refrain

C'est elle qui pilote
C'est elle qui capote
C'est moi qui vais su' l'gazon
C'est elle qui gaze
C'est elle qu'écrase

C'est moi qui f'rai d'la prison.
Si l'on fait une station
Chez l'bistrot pour la collation
C'est elle qui picole
C'est lui qui rigole

3^e couplet

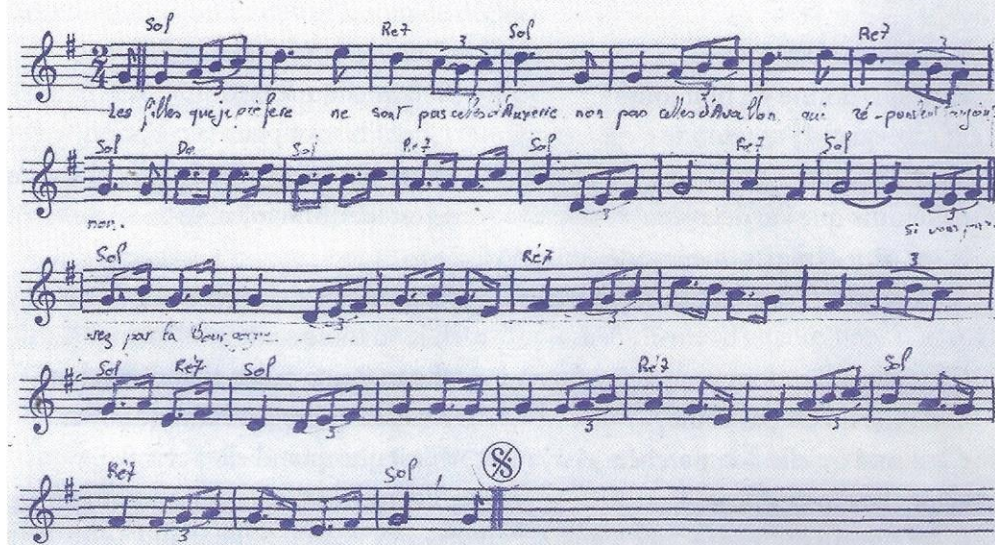
Quand je n'suis pas en smoking
Elle va toute seule au dancing
Il paraît que ça n'a rien d'shocking.
Mais ce qui m'paraît moins bien
C'est que quand elle revient
À la maison l'surlend'main matin

3^e refrain

C'est elle qui m'outrage
C'est elle qu'est en rage
C'est moi qui m'fais bien moucher
C'est elle qui rouspète
C'est elle qui m'embête
C'est moi qu'ai les yeux pochés.
Et quand elle va guincher
Son danseur prend des airs penchés
C'est elle qui l'bécote
C'est lui qui la p'lote
Et moi je peux m'l'accrocher.

En savoir plus sur :

http://www.paroles-musique.com/paroles-Maurice_Chevalier-Chacun_Son_Truc-lyrics,p73568#LicTmrt0XSe2iTDq.99



Mais deux autres chansons, créées sur le même air, la première parisienne, la seconde jovinienne, figuraient en recto-verso sur la feuille acquise à la brocante de Mézilles.

La première, intitulée *En Plus P'tit*, sous-titre « charleston sur l'air de *Chacun son truc* » [donc du *Yes sir, that's my baby*] est imprimée, sans indication de lieu ni d'éditeur :

En Plus P'tit

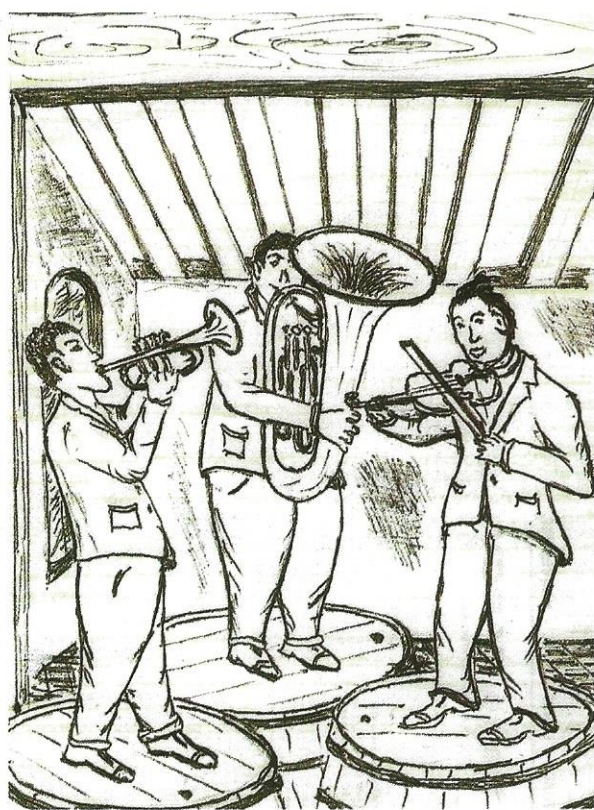
Vous avez tous reconnu
 Que nos femmes et leur vertu
 Maint'nant raccourcis'nt de plus en plus
 Leur taille et tous leurs atours
 Diminuent de jour en jour
 Jusqu'aux ch'veux qu'ell's se font couper court

Refrain

Aujourd'hui la mode
 C'est chouette et commode
 La vie est en raccourci,
 La coiffure des femmes
 Jamais ne réclame
 En plus p'tit,
 En plus p'tit,

C'est pas grand chose,
 Ca leur suffit,
 Nos femmes sont gentilles,
 Un rien les habille
 Et c'est la mode aujourd'hui...

La seconde, toujours des années vingt et qui nous intéresse au premier chef, s'intitule *Les Belles Filles de Joigny!... et de l'Yonne*, elle aussi sur l'air de *Chacun son truc*; c'est une création locale, de Joigny même et tout à la gloire des filles de cette cité et de celles de douze communes voisines. Le texte présenté page 50 fut simplement manuscrit, d'une écriture presque enfantine (et quelques belles fautes d'orthographe comme « la beauté », « la société », les « qualités », ici corrigées). Il fut ensuite ronéoté pour être diffusé, on peut l'imaginer, auprès des amateurs, des chorales et des fanfares de Joigny (*La Lyre*, *Les Joyeux Maillotins*, etc.) et des environs (par exemple à Neuilly, sur-Ravillon, l'*Avenir musical de Neuilly*, créé et dirigé par Bibi la musique, fils d'un instituteur de la laïque).



Ajoutons que Joigny, ville de garnison, avec son quartier de cavalerie (colonels, entre autres, Louis Bonaparte futur roi de Hollande et auparavant Ferdinand duc de Chartres, fils aîné du duc d'Orléans futur roi des Français Louis-Philippe I^{er}) accueillit longtemps des filles et des chansons légères comme celle-ci, de 1886, chanson de soldats dont le refrain est parlant, Joigny y rimant, pour ses filles, avec toujours « Oui-oui ! » :

Bibi la musique et son groupe qui tanguent, juchés sur des tonneaux de vin... de Bourgogne par René Farcy. (Image aimablement fournie par M^{me} Agnès Fillot).

Les filles de Joigny,

chanson gaillarde de 1886

I Si vous passez par la Bourgogne
Faut vous arrêter à Joigny. Oui-Oui.
Car si l'on s'y rougit la trogne
On sait bien aimer aussi. Oui-Oui,
Les filles y sont avenantes,
Elles ont le cœur sur la main ;
Aussi lèvres souriantes
Ne vous disent jamais demain.

Refrain

Les filles que je préfère
Ne sont pas celles d'Auxerre,
Non pas celles d'Avallon
Qui répondent toujours non,
Ce sont les filles de Joigny
Qui, d'un petit air gentil,
Vous disent toujours : Oui-Oui.

II Leur ville où coule une rivière,
Dans son vin n'a jamais mis d'eau.
Oh ! Oh !
La beauté loin d'être fière,
Vous accueille en riant bien haut. Oh !
Oh !
Vous pouvez à l'hôtellerie,
Être certain de rencontrer
Une bourguignonne fleurie
Qui n'a pas peur d'un petit baiser.

III On dit, chose particulière,
Qu'on n'a jamais trouvé là, Ah ! Ah !
Pour couronner une rosière
De fille assez blanche pour ça, Ah !
Ah !
Mais c'est inutile en voyage :
Un sourire vaut cent fois mieux
Que l'oranger de la plus sage,
Quand il brille dans deux beaux yeux.

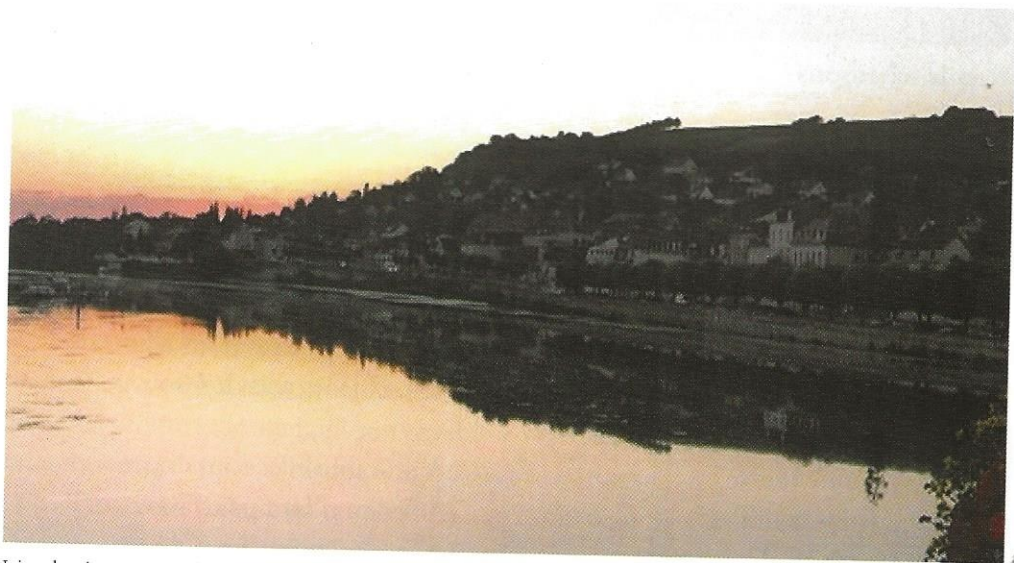
IV Si le vin que l'on boit en ville
Vous flanque vite un petit plumet.
Eh ! Eh !
On est sûr d'y trouver asile
Près d'un cœur aimable et discret,
Eh ! Eh !
Elles ont la beauté tendre
Les filles de ce pays-là ;
Et tout voyageur peut prétendre
À rire, je ne vous dis que ça.

V Ne croyez pas que je les vante
En leur consacrant ma chanson.
Non, Non
Et que leur figure charmante
Soit au-dessus de leur renom.
Non, Non
Pour rencontrer mine pareille
Vous pourriez courir vraiment
Depuis Lille jusqu'à Marseille
Joigny n'y fait pas d'assortiment.

(*Journal de Joigny*, 2 janvier 1886)

Le texte de cette chanson avait été
publié dans le numéro 22 de *L'Écho
de Joigny*, 3^e trimestre 1977).

Mais Joigny, c'est aussi la cité du Bourgogne Côte Saint-Jacques qui, en cépage pinot gris, de couleur orangée et appelé alors le « vin des roses », fut l'un des vins préférés de Louis XIV, dit-on localement. Comme l'affirma le docteur Rogier dans un papier publié dans *L'Écho de Joigny* n° 5 du premier trimestre 1971 (*Louis XIV et le vin de Joigny, 1704*). Selon cet article, c'est un vigneron de Joigny appelé Pavillon qui, en 1704, aurait gagné l'estime du Roi-soleil, désormais buveur de vin de la Côte Saint-Jacques.



Joigny le soir, comme une bouteille de Bourgogne Côte-Saint-Jacques

À Joigny, on sait tirer parti des chansons. Ainsi l'entreprise Dautre-Roussel Frères, « Distillerie jovinienne et vins en gros », installée de longue date rue Dominique Grenet à Joigny, fait-elle sa « réclame » sur le fameux refrain de l'Auxerrois Cadet-Roussel :

« Ah ! Ah ! Ah ! oui vraiment, un pt'tit Roussel c'est excellent ».

Et voici notre chanson-titre (p. 50), retranscrite :

Les belles filles de Joigny

Toujours sur l'air du charleston « chacun son truc » chanté par Maurice Chevalier. lui-même issu de « Yes sir, that's my baby », de l'Américain Walter Donaldson (1925) :

1^{er} couplet :

Nous sommes venus pour chanter
De votre pays la beauté
Et des petites communes d'à côté
À Joigny toutes les femmes sont
D'jolis bébés polissons
Clamant toutes l'amour
et les chansons

1^{er} refrain :

À Joigny elles sont belles
À Brion toutes fidèles
À Looze, elles sont toutes jolies
À Cézy bien mignonnes
À Bassou polissonnes
À la Celle-St Cyr c'est le paradis...
Qu'ce soit l'hiver... ou bien l'été...
On entend l'soir... l'bruit des baisers
Dans l'Yonne toutes les filles
Sont les plus gentilles
C'est un plaisir d'les aimer !...

2^e couplet :

Je vois dans la société
En train de nous écouter
Une petite jeune fille qu'a l'air fâché
Ah voilà j'entends c'qu'elle dit
Vous oubliez mon pays !...
Eh bien non !... car écoutez ceci !

2^e refrain :

À Neuilly très coquettes
À Champlay toutes bien faites
À Cheny elles savent bien danser

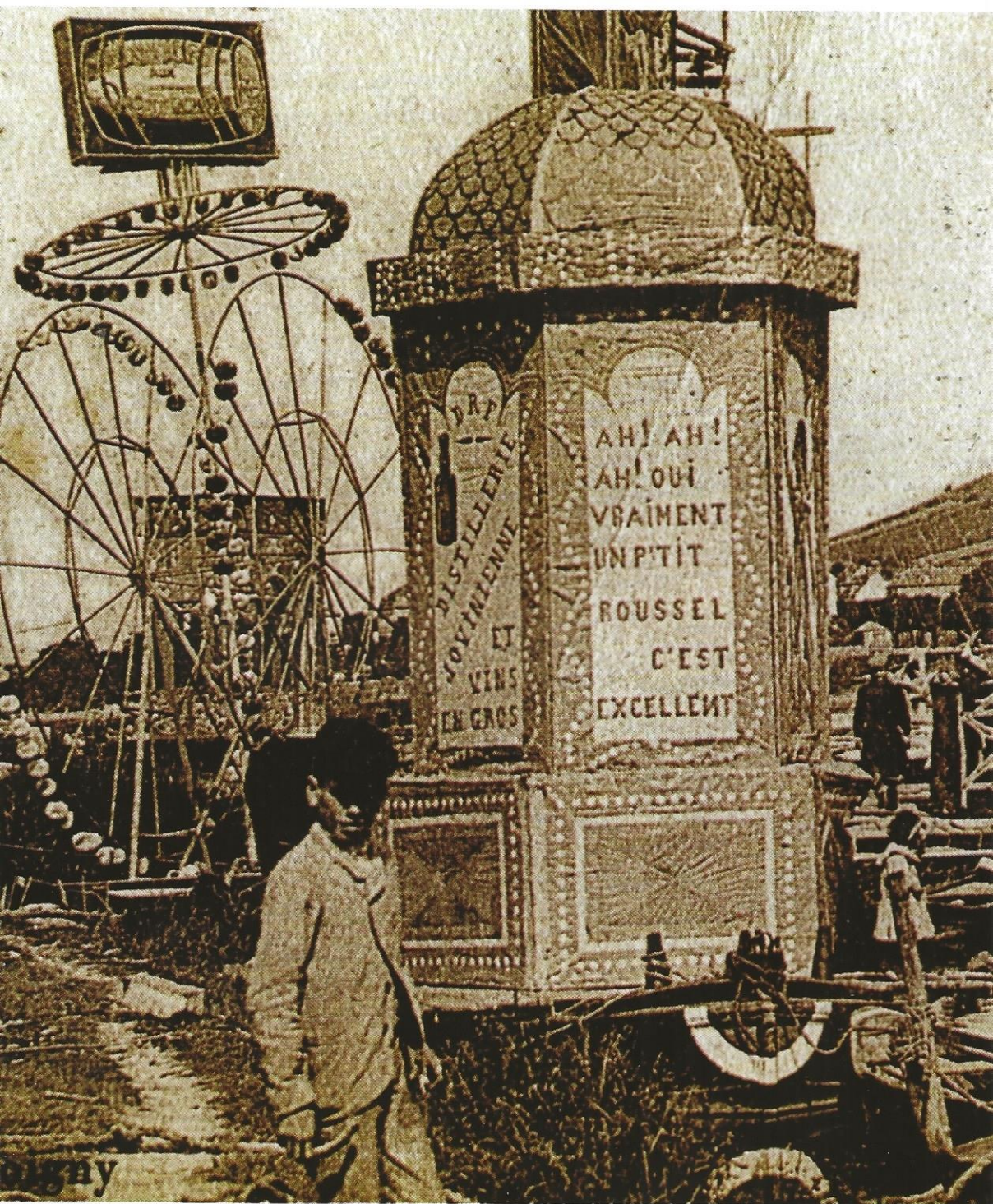
À Brienon pas revêches
À St Julien toutes fraîches
À Villevallier n'savent pas refuser
Et quand elles dansent une java
Un charleston ou n'importe quoi !...
Dans l'Yonne toutes les filles
Sont les plus gentilles
C'est un plaisir d'les aimer !...

3^e couplet :

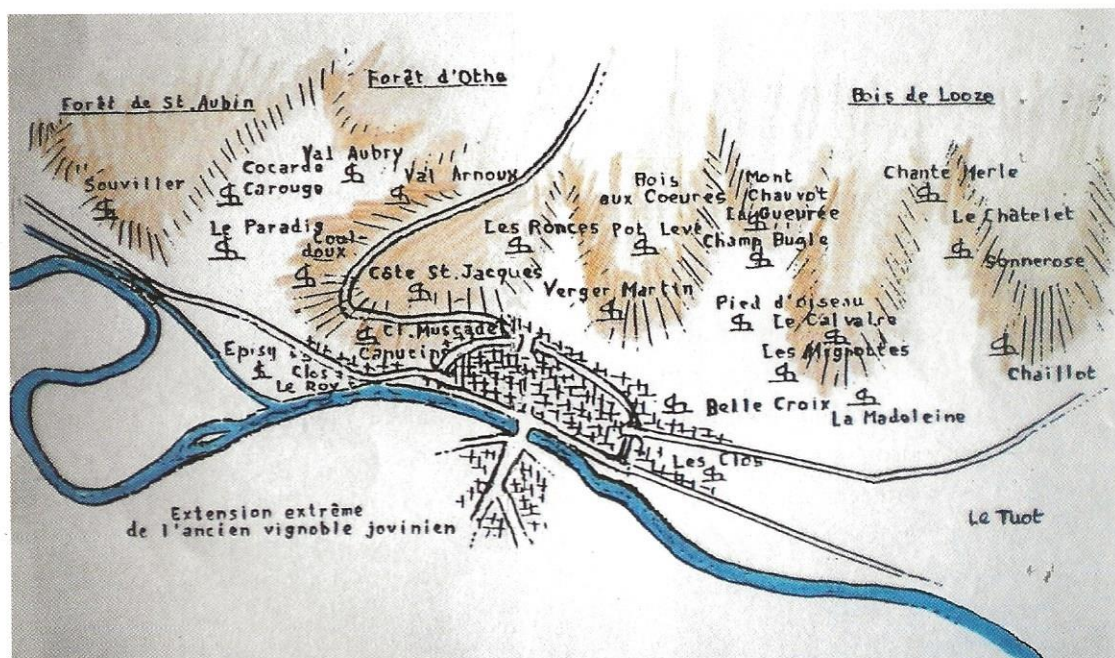
Nous venons de vous vanter
Des hommes toutes les qualités
Ainsi que des femmes la beauté
Maintenant pour vous faire tous rire
Des belles-mères nous allons dire
Tenez ! je les vois déjà sourire ?...

3^e refrain :

À St Aubin elles sont douces
À Senan n'font pas d'mousse
À St Florentin elles n'disent
jamais rien
À Seignelay toutes gentilles
À Migennes de bonnes filles
À Laroche elles aiment le bon vin
Qu'il soit vin blanc ? rouge ?
ou bien noir ?...
Les p'tites belles-mères aiment
le pinard
Belles-mères comme vos filles
Vous êtes toutes gentilles
C'est un plaisir d'vous aimer !



Kiosque Dautre-Roussel Frères (DRF), pour la Fête vénitienne de 1906 sur l'Yonne à Joigny (carte postale ancienne photographiée par Gérard Ott)



Carte du vignoble de Joigny (archives ACEJ).

Pèlerinage en vignoble jovinien

« Qui s'y Joigny se retrouva au Paradis »

par Elisabeth Chat et Christine Daël

En mémoire de Jacques Vignot qui nous adressa, sans avoir eu le temps de le finaliser, le projet de ce petit divertissement.

Il était une fois, par un matin cristallin de mars en Carême 1922, un vigneron qui, aux premières lueurs du jour, partit faire le tour de ses vignes, bientôt rejoint et soutenu par deux autres compères de la confrérie locale de Saint-Vincent. Les trois comparses avaient coutume régulière et fréquente de partir ainsi en inspection et comparaison des nombreux climats¹ de leur vignoble.

Mais avant de conter l'une de ces journées « d'étude », laissons d'abord nos trois complices se présenter et nous rassurer ainsi sur la qualité et la fiabilité de leurs investigations et appréciations des climats colorés et parfumés du **vignoble** de Joigny. Vignoble qui autrefois s'étendait sans discontinuer de Looze à Saint-Aubin-sur-Yonne où un excellent vin, le Souvillier, Souillé ou Gauvillier le terminait à l'ouest.

Les voici :

Fouffé la bonbonne buvait régulièrement au moins dix litres par jour. Il s'agissait souvent de piquette ne titrant que 4 ou 5 ° d'alcool.

Frémy le sorcier appelé ainsi car il avait dessiné sur un mur de sa cave des silhouettes au phosphore qui apparaissaient par des jeux de lumière. Il terrorisait ainsi certains invités non initiés.

1. – Climat: terme polysémique, employé en Bourgogne pour désigner une parcelle de vigne, délimitée et nommée, qui possède un caractère géologique propre et des conditions climatiques particulières. Chaque vin issu d'un climat a son goût et une qualité différente suivant l'exposition et le terroir occupé par le vignoble. On compte aujourd'hui plus de 1 000 climats bourguignons (définition d'un spécialiste, Jean-Marie Pinçon, que nous remercions).



Paul Bertiaux, *Type de vigneron joviniens*, dessin aquarellé, 1929 (coll. part.). De gauche à droite, Fouffé la bonbonne, Frémy le sorcier, Frémy le Cosaque.

Frémy le cosaque prétendait descendre d'un prince colonel des cosaques venu camper à Epizy en 1814.²

Nos trois larrons avaient l'habitude d'arpenter les coteaux joviniens, plantés de vignes. Et l'idée de les immortaliser par un petit refrain semblable à celui de la fameuse carte postale³ nous vint pour glorifier notre terroir jovien.

Un frais matin de printemps donc, le premier, Fouffé (dit aussi parfois Créné) la bonbonne, se met en route pour aller jauger, caresser, tester ses vignes, les autres climats et le vin qui en coule. Il se répète en marchant les recommandations austères de sa femme, la Mado, lui remémorant le rappel en chaire de Monsieur le Curé concernant le carême entrant. Pour se racheter de ne pas aller bien souvent à la messe, Fouffé la bonbonne commence sagement et tout pieusement son pèlerinage par **Belle Croix, la Madeleine, le Calvaire**, sans oublier **les Mignottes** où, les yeux voilés par la brume et la bouche sèche, il se sert une réconfortante rasade de ratafia, emporté au cas où, et ce afin d'y voir tout honnêtement plus clair.

Se sentant **le Pied d'Oiseau**, il bifurque guilleret et sifflotant vers **Chante Merle**, puis se ravise et monte sur **Champs Bugle**. Le soleil et une petite brise faisant ondoyer les ombres au sol réveillent une timide soif, quand une sainte voix lui murmure de boire à **la Gueurée** deux canons, selon la règle et en secrète oraison. Mais, ne trouvant pas ce vin fameux, il file vers **Couledoux** qui le rafraîchit comme eau bénite.

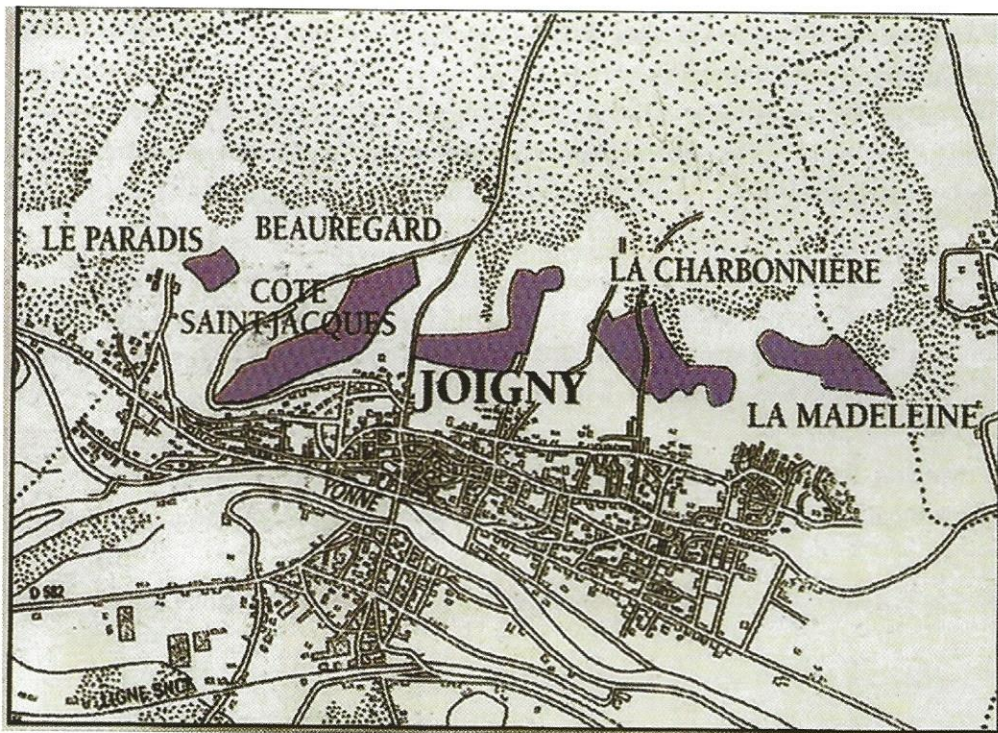
2. – Chanoine Mégrien, *La vigne le vin et les vignerons de Joigny*.

3. – J'avais une soif de l'Yonne...

Un temps de recueillement à **Pisse Vin** lui permet de se sentir plus léger et de se concentrer pour décider de l'orientation à prendre. Il tranche pour **Pot Levé**, ayant pris cure auparavant de se signer dévotement à la **Croix d'Arnaud**. À bien y regarder, son trajet est peu académique pour une investigation géo-logique, et un peu zigzaguant pour une observation géo-climatique, mais chacun sa méthode d'étude, et l'important n'est-il pas d'aller jusqu'au bout, de n'oublier aucun climat, et surtout de bien les comparer, verre en main ?

La dégustation de **Pot Levé** le laissant incertain, autant qu'assoiffé, le pas un tantinet alourdi, il vise le **Clos Muscadet** qui danse un peu sous la lumière de midi, et se retrouve en **Verger-Martin** où il faut bien goûter le fameux cru. Il prend le temps de la comparaison, et ne regarde pas à la mesure, même s'il sait que le meilleur l'attend, qu'après avoir gravi les **Ronces** viendront les roses de la **Côte Saint-Jacques**, reine des lieux.

Et là, l'étude est délicate car, il le sait, il faut avec une précision de maître verrier chantourner les nuances spécifiques du **Vrai Côte Saint-Jacques** dans la partie basse, du **Saint-Jacques par les cheveux** plus haut, et du **Saint-Jacques Tourne-Oreille** dans la boucle de la Côte. Or, est-ce dû aux rayons du soleil de mars, ses oreilles bourdonnent, ses cheveux le tirent aux tempes, ses yeux voient des étoiles. Mais Fouffé est un homme de parole, et persévéra pour la Mado, le curé et le carême.



Les coteaux jovinien et leur vignoble (archives ACEJ).

Une petite pensée pour Saint Jacques et Fouffé déguste à loisir, et en conscience, le divin nectar produit par ce miraculeux climat, puis décide de remettre au lendemain la poursuite du vignoble, et de redescendre au logis où l'attendent la Mado et un bon fricot. Le chemin semble danser, les oiseaux divaguer, et le voilà qui se retrouve en pleine **Nausée**. Le sol se dérobe sous ses pieds, le ciel tourbillonne, l'estomac entre en lévitation et Fouffé qui essaie de siffloter pour se donner du cœur n'émet que des sons cavernaux cadencés au rythme des soubresauts de son diaphragme. Serait-il en **Enfer** ?

Il s'appuie contre un arbre, se signe quand, miracle, passent les dénommés Frémy, « le sorcier » et Frémy « le cosaque », qui lui viennent tout naturellement en aide, Saint Vincent oblige. Que ce soit dans le travail de la vigne, dans le plaisir ou l'adversité, les confrères ne se doivent-ils pas mutuellement assistance et entraide ?

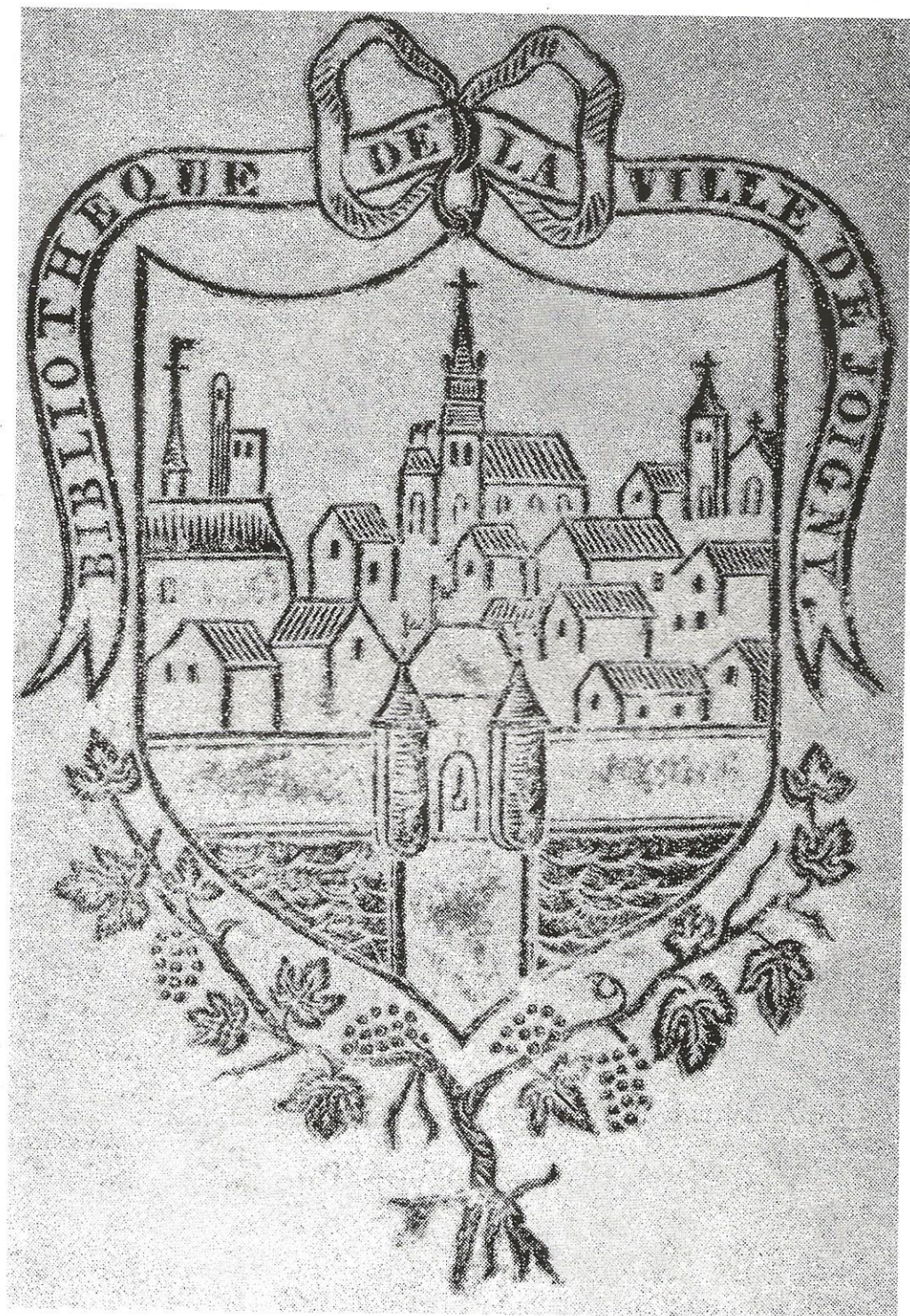
Tous trois décident de cheminer jusqu'au **Pinacle Saint Jacques**, se tenant par le bras, émerveillés de leur chaude amitié et remerciant à qui mieux mieux et fervemment la charité, l'amitié et Monsieur le Curé avec verres et mâchon léger presque comme à la messe.

Ils marchent sur l'air, admirent la métamorphose des nuages en beaux cygnes blancs, et tombent finalement au **Paradis** où ils s'endorment profondément. Fouffé rêve de **la Madeleine** où la Mado lui sourit si gentiment, et de Monsieur le Curé qui prie sous les cloches de **Sonnerose**.

Il leur reste encore comme sujet d'étude **Episy, le Clos Le Roy, Chaillot, Val d'Arnoux, Val d'Aubry, Cocarde et Carouge**, bref un autre chemin de Saint Jacques qui les attend, et nous attend.

Pour les encourager et les accompagner, reprenons en canon la chanson de marche à la gloire du terroir jovinien qui les immortalise, « Le vigneron monte à sa vigne ... » Amen !





Estampage à chaud gravé d'après une plaque de cuivre disposée dans les fondations de l'ancien Hôtel de ville vers 1725 (Lettre du Maire du 8 septembre 1864). Photo Jan extraite de *L'Echo de Joigny* n°3, 3^e trimestre, 1970.